

PATACHOU

PETIT GARÇON

PAR

TRISTAN DERÈME

DESSINS

PAR

ANDRÉ HELLÉ



André Hellé

ÉMILE-PAUL FRÈRES
ÉDITEURS À PARIS

PATACHOU

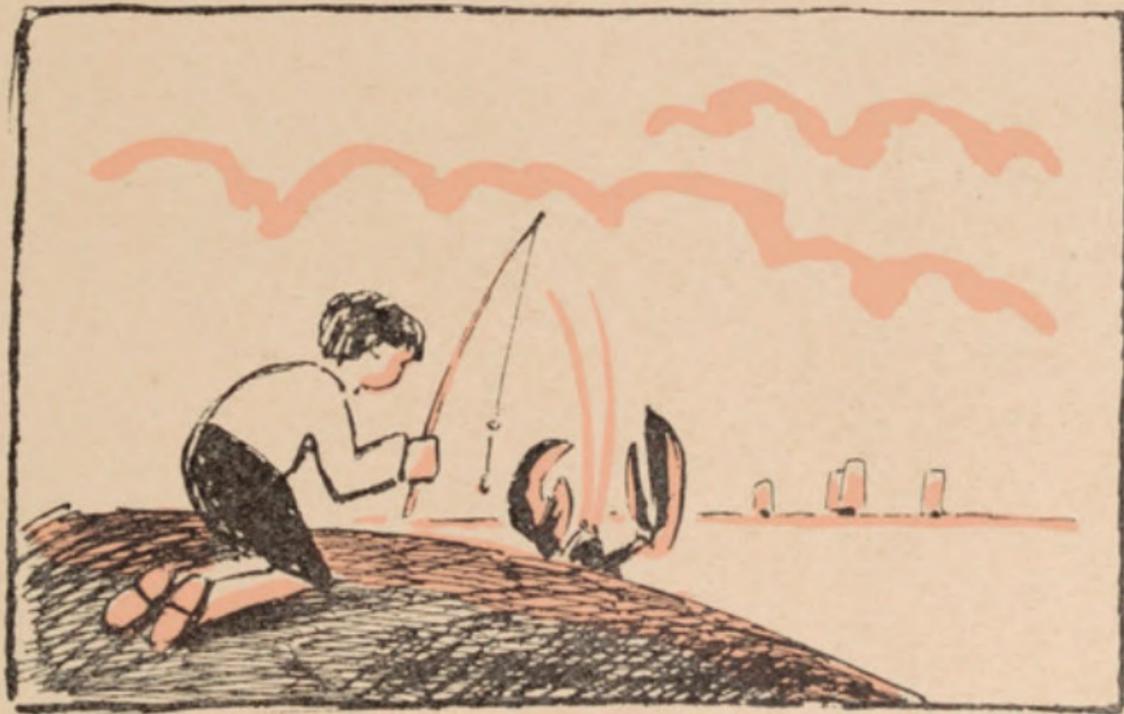


PATACHOU

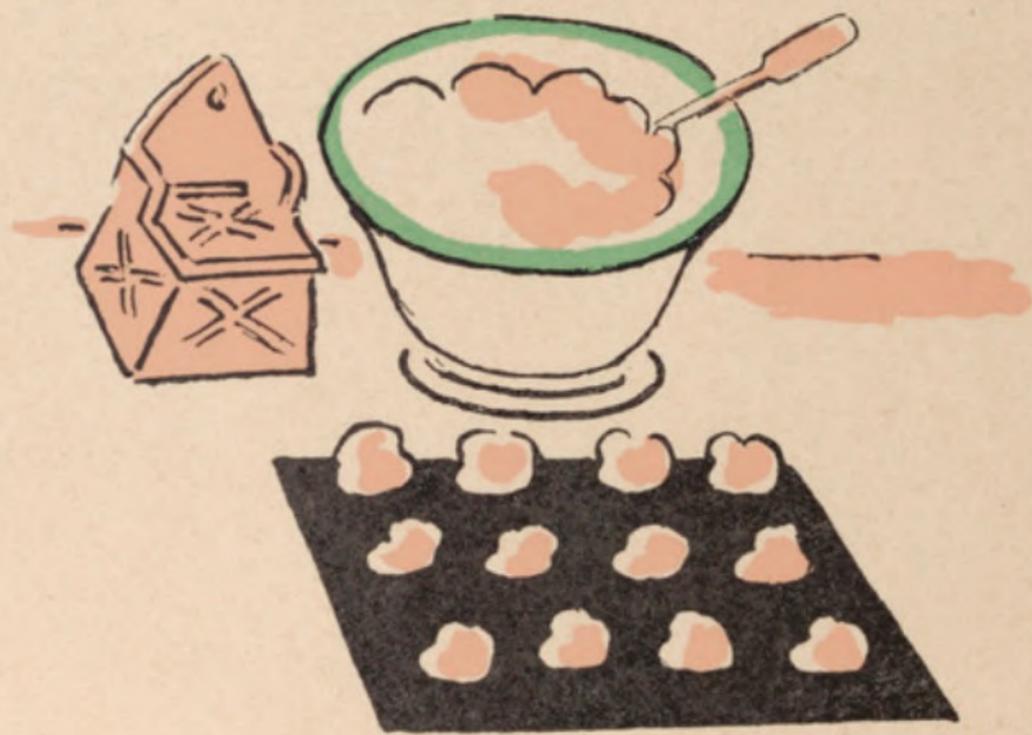
PETIT GARÇON

PAR
TRISTAN DERÈME

DESSINS
PAR
ANDRÉ HELLÉ



ÉDITIONS
ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE ● PARIS (VI^e)



PATACHOU

JE connais un petit garçon. Il s'appelle Patachou. Ce n'est pas, vous l'entendez bien, son nom de baptême ; mais un matin que la vieille cuisinière, à la campagne, préparait des choux à la crème, ce jeune enfant se glisse dans la cuisine, dévore la moitié de la pâte, puis s'échappe sur la pointe des pieds, après avoir tiré la queue du chat.

— Mes choux ! s'écrie la cuisinière.

On rattrape le gourmand.

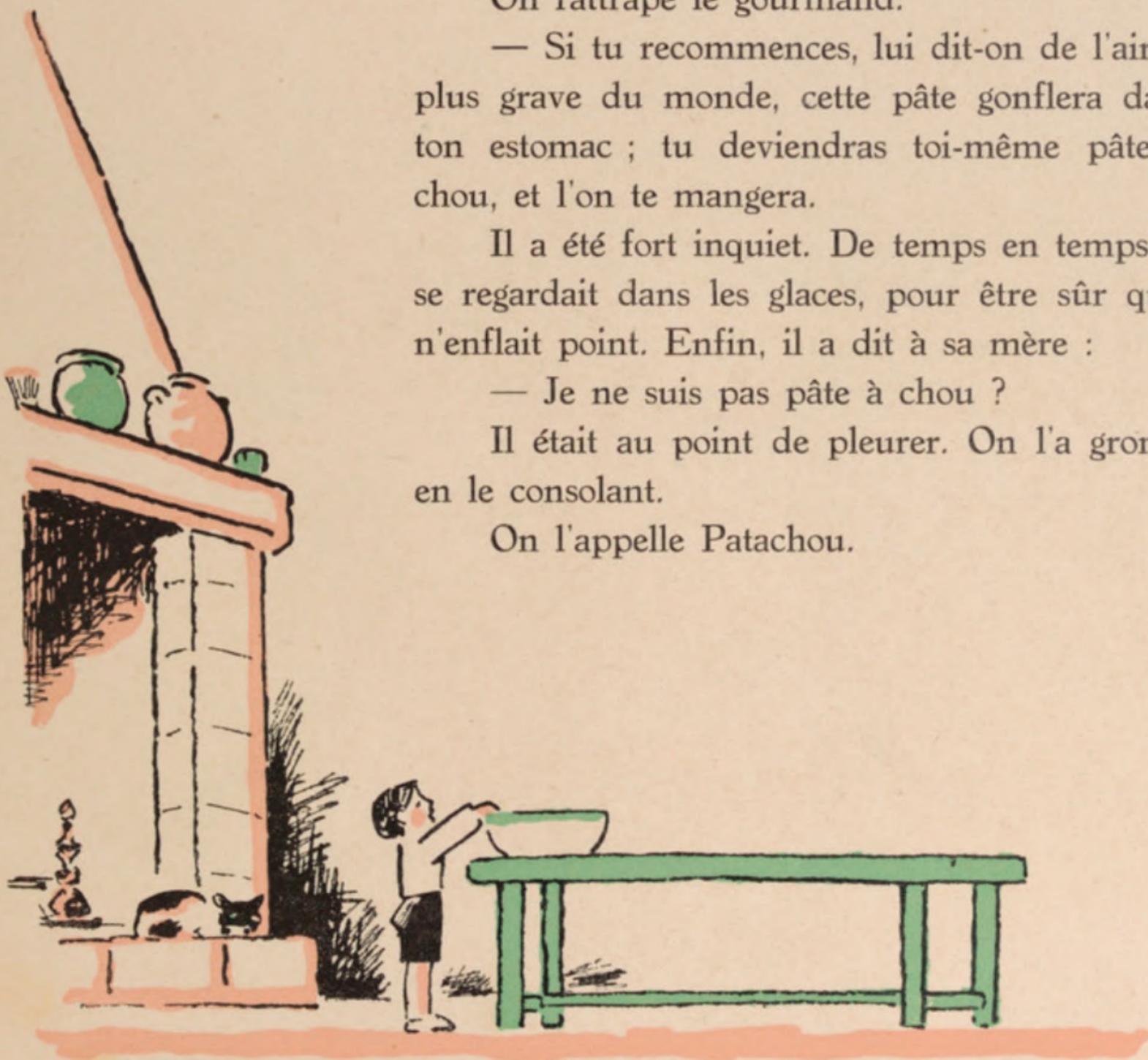
— Si tu recommences, lui dit-on de l'air le plus grave du monde, cette pâte gonflera dans ton estomac ; tu deviendras toi-même pâte à chou, et l'on te mangera.

Il a été fort inquiet. De temps en temps, il se regardait dans les glaces, pour être sûr qu'il n'enflait point. Enfin, il a dit à sa mère :

— Je ne suis pas pâte à chou ?

Il était au point de pleurer. On l'a grondé en le consolant.

On l'appelle Patachou.



Il tutoyait tout le monde. « Il faut dire *vous* aux grandes personnes. » On le lui a répété cent fois. L'oncle Philippe est venu passer huit jours à la campagne. Il chasse. Il a un grand fusil et une manière de chapeau tyrolien.

— Vous avez un chapeau poinvous... lui dit Patachou.

— C'est un chapeau tyrolien, lui confie l'oncle Philippe.

— Oui, mais c'est un chapeau poinvous.

— Poinvous ? Que veux-tu dire ?



— Maman m'a dit de ne pas vous dire *tu*... Si je te disais *tu*, je te dirais que tu as un chapeau pointu. Mais maman me l'a défendu. Alors vous avez un chapeau poinvous.



— Je voudrais un fusil comme mon oncle, dit Patachou. Je tuerais des lions.

— Mais il n'y a pas de lions, ici, répond sa mère.

— Peut-être qu'il en viendrait...

On lui a acheté un petit arc et des flèches. Il a fallu lui interdire de faire la chasse aux poules. Il les eût toutes transpercées.



L'oncle Philippe revient de battre la plaine et le coteau. Il a tué un lièvre que l'on met à la broche. La cuisinière est allée à la fontaine avec sa cruche. Le lièvre tourne ; Patachou le regarde. C'est un lièvre, pense-t-il ; c'est du gibier... Vite, il prend son arc et tire toutes ses flèches sur la bête rôtissante. L'une a percé le lièvre et sa pointe touche la bûche. Le lièvre ne tourne plus. Toutes les flèches se prennent à flamber, comme sarments. Patachou s'enfuit.

— Patachou, tu me feras dénaître, dit sa mère. (*Dénaître*, c'est un mot que l'on emploie au Béarn pour ne pas dire mourir.) N'as-tu point de honte ? Tes flèches sont brûlées et le lièvre aussi.

— Petit misérable, dit l'oncle Philippe. Va te regarder dans la glace pour y voir le visage d'un vaurien ; et pense au bienfait des miroirs qui, en te montrant les traits du péché, te permettent de te corriger. Seule, la race humaine a des miroirs : seule, elle a une



conscience. As-tu jamais songé qu'un agneau ou un lapin ne s'étaient jamais vus, qu'ils ne se verront jamais, qu'ils ne sauront jamais s'ils ont les yeux bleus ou noirs ni si leur nez est aquilin ou retroussé ? Goûte cette faveur que le destin te donne.



L'oncle Philippe rit dans sa barbe. Patachou a passé l'après-midi, une petite glace à la main, à poursuivre le coq dans la basse-cour.
— Veux-tu laisser cette bête tranquille ! lui disions-nous.
Mais Patachou criait au coq :
— Regarde-toi donc. Tu auras une conscience.





LE TIGRE DE PATACHOU

A mon ami le Professeur Noël, de Lyon.

C'EST le soir de Noël.

— Patachou, si tu continues de tirer ainsi la queue du chat, tu te feras griffer.

Clodomir, maintenant, ronronne sur son coussin, puis il s'étire et bâille, et, d'un pas majestueux, s'avance vers la soucoupe de lait. C'est un chat plein de philosophie. Il ignore la rancune.

Patachou bondit sur les chaises et tire des flèches sur la lampe qui se balance au plafond. De Clodomir et de Patachou, c'est le chat qui est le plus sage.

— Qu'est-ce que je trouverai dans mon soulier ? demande Patachou.

— Tais-toi. Laisse-moi faire mon article.

— Alors, tu ne crois pas au Père Noël ?

— Laisse-moi. Je te dis que je fais un conte ; et dans ce vacarme, je ne trouve pas la moindre idée. Si tu n'es pas sage, je le dirai au professeur Noël !

— Il est méchant ?... C'est le fils du Père Noël ?

— Veux-tu te taire ! Sinon, je t'apprends à lire et je te fais lire ensuite tous les livres ennuyeux. Et il y en a !...

— Combien tu en as fait ?

Je ne l'entends plus. Je tourne la tête. Il est assis sur le tapis ; le chat, lentement, boit son lait et Patachou vide le sucrier dans la soucoupe.

— Que fais-tu, Patachou ?

— Je nourris Clodomir. Je le nourris beaucoup. Il deviendra très grand. Il sera tigre et te mangera, puisque tu ne crois pas au Père Noël.

— Mais, j'y crois, mon enfant, au Père Noël ! Ce conte, que je dois écrire, n'est-ce pas une manière de chanter ses louanges ?

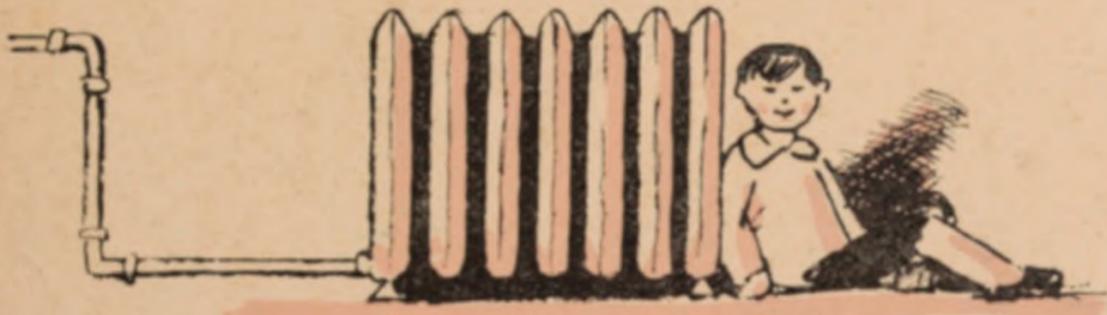
On a couché Patachou. Longuement, il a pressé mes mains pour s'endormir.

Dans sa chambre, il n'y a qu'un radiateur. Je ne sais rien de plus triste que cet instrument. On dirait un serpent de fer, — une invraisemblable couleuvre, qui serait chaude. Parfois, pour faire quelque féerie, j'explique, en riant, à Patachou, que c'est le gulf-stream qui passe là-dedans. Il ne sait pas bien ce qu'est le gulf-stream, et je le sais à peine ; mais je le lui explique quand même.

Car si l'on n'expliquait que ce que l'on sait bien,

On n'expliquerait jamais rien.





(Justes cieux, il me semble, et sans que je m'applique — que je fais un autre distique.) Bref, Patachou a fort bien compris cette fable ; mais, puisque le radiateur communique avec l'Océan, quand l'appareil vibre, il prétend que ce sont les poissons qui se battent dans le tuyau ou bien que c'est le bruit des sirènes.

Il est déplorable, en tout temps, et particulièrement le soir de Noël, de n'avoir pas de cheminée. Ne craignez point, il m'en reste une ; elle est dans mon bureau ; mais si je vous la décris, je ne ferai point le conte que mon Directeur m'a demandé.

Je contemple les bûches qui flambent et, devant elles, deux paires de souliers : ceux de Patachou et les miens. On est bien, près du feu. Clodomir passe la soirée à se rôtir doucement. De temps en temps, il ouvre un œil et me regarde. Je vous dis que c'est un chat plein de sagesse ; il est économe ; puisqu'il peut me voir d'un seul œil, pourquoi ouvrirait-il les paupières de l'autre ? Mettons une bûche de plus. Ce n'est pas très gai d'être seul, un soir de Noël... Ce chat ne dit pas un mot. Ne me parlez pas de ces compagnons silencieux !

Il fait bon. Il fait chaud. Mais quel est ce bruit vague ? Et le bas d'une échelle de bois, qui descend par la cheminée, apparaît au-dessus de la flamme et vient s'appuyer sur les tisons.

— Eh ! là... Vous allez brûler votre échelle !

Mais j'ose à peine murmurer. Voilà que mon Clodomir, toujours étendu devant la braise, est grand maintenant comme un beau lévrier ; il grandit encore ; son pelage devient rayé. Il est jaune et noir, sombre et doré, à la façon des abeilles ou de certains escargots, à la façon de notre destinée :

Un jour doré succède à l'heure des ténèbres,
Et la vie est pareille au pelage des zèbres.



Quel optimisme ! Disons, s'il vous plaît mieux :

Un jour doré prépare un amas de ténèbres,
Et la vie est pareille, etc...

Comme je préférerais que ce chat fût devenu un escargot, un zèbre ou même une abeille ! Mais quelle grande abeille ce serait, et redoutable ! Ma parole, c'est un tigre ! Pourvu qu'il ne s'éveille pas ! On n'a pas idée de ces chats qui se transforment de la sorte ; et je vous demande si les honnêtes gens peuvent prendre quelque plaisir à voir dormir un tigre dans leur bureau.

Cependant, au-dessus des bûches embrasées, deux pieds paraissent, qui se posent au dernier barreau de l'échelle, deux jambes, deux genoux, un homme qui descend. C'est un vieux monsieur. Il enjambe le tigre. C'est singulier ! Voilà un personnage qui passe par les cheminées — est-ce le quatrième acte de *Ruy-Blas* ? — et qui n'est même pas étonné de rencontrer un tigre dans un appartement parisien. Son père devait être dompteur.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-il.

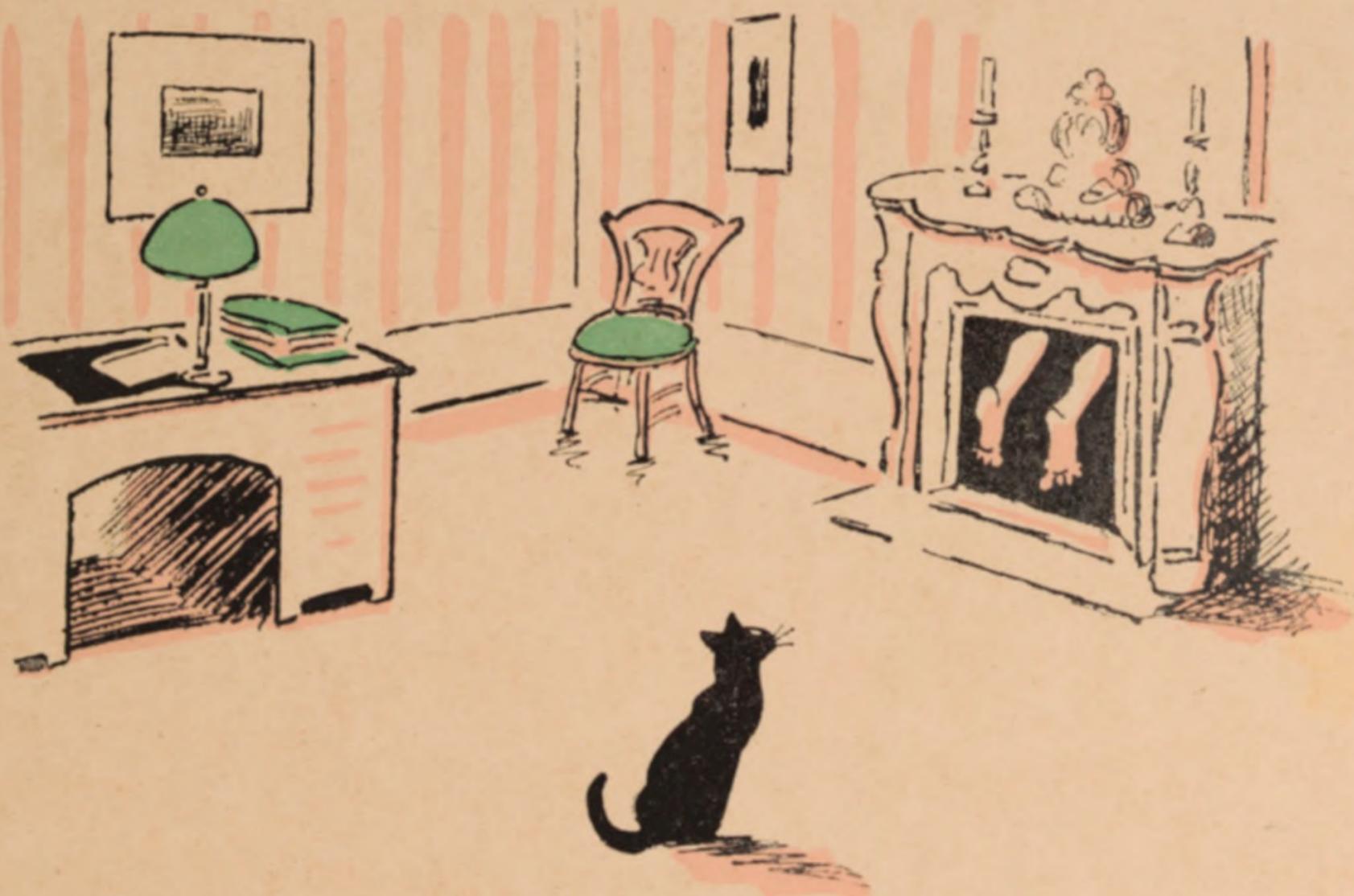
J'ose à peine parler. J'ose à peine bouger. J'ai peur du tigre.

— Je suis, ne l'avez-vous deviné ? le Père Noël, celui qui sourit dans les contes, et vous voyez que les contes ne sont pas toujours des contes.

Touchez, Monsieur, touchez, ma barbe est véritable ;
Vous la pouvez tirer sans qu'elle reste aux mains.
Pourquoi voudriez-vous vous cacher sous la table,
O le plus craintif des humains ?

Ma coutume est de récompenser les personnes sages. Patachou sera satisfait. Ne voulait-il un tigre ? Il est devant vous. J'aime bien cet enfant ; il dit, du moins, ce qu'il pense. Mais il est d'autres gens qui n'ont point tenu leurs promesses ; il est de vieux enfants qui n'ont pas fait leur devoir. Avez-vous écrit votre conte de Noël ? Ne trouvez donc point mauvais que je ne vous aie apporté le moindre cadeau. Que dis-je ? Et votre paresse n'a-t-elle mérité qu'on la punisse en vous ? Je vais donc emporter vos deux souliers immenses, qu'imprudemment vous avez mis devant le feu. Ils feront le bonheur de quelque malheureux.

Déjà il avait pris mes chaussures. J'allais étendre le bras : le tigre miaula. Le Bonhomme Noël avait disparu et, par la cheminée, je

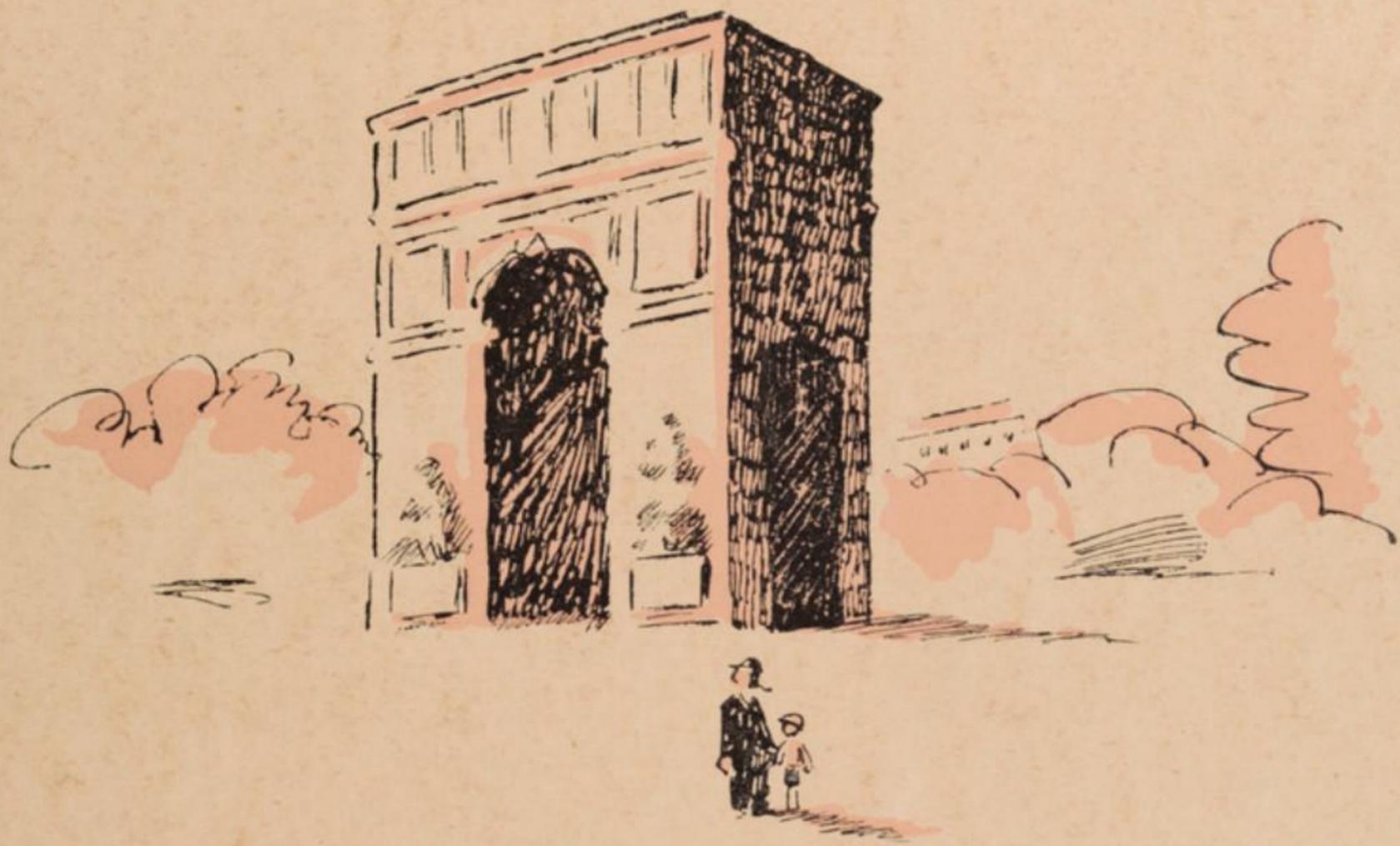


voyais remonter le bas de l'échelle. Clodomir était redevenu tout petit. Je l'aurais giflé.

Allons ! Je vais mettre ses jouets dans les souliers de Patachou, et qu'il ne sache rien de cette folle histoire. Mais, mes souliers ? Je dirai à mon Directeur comment ils me furent ravis : il croira que c'est un conte...

C'est à ce moment que, Clodomir ayant encore miaulé, je m'aperçus, en m'éveillant, qu'il y avait deux paires de souliers, les petits et les grands, devant la cheminée, et que je n'avais pas encore écrit mon conte de Noël.





LE CHEVAL DE PATACHOU

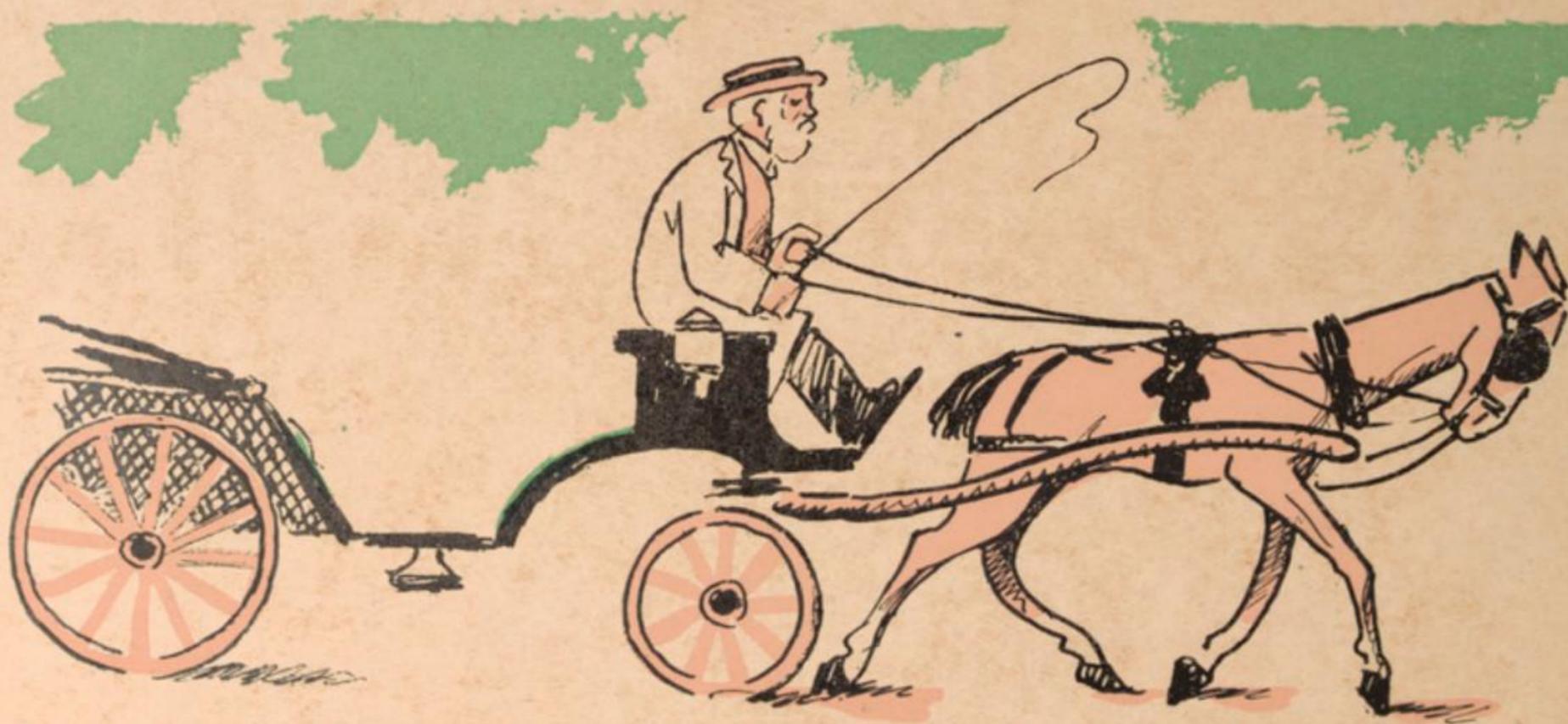
PATACHOU, tu as assez longtemps tiré la queue du chat ; et il faut que ce tigre familier soit aujourd'hui plein de bienveillance ou qu'il nous méprise tous, pour qu'il ne t'ait pas encore griffé. Viens ; c'est le 1^{er} mai ; il fait un beau soleil et nous irons voir si les feuilles sont vertes aux Champs-Élysées.

C'est l'un des étonnements de Patachou que les arbres de Paris ne portent point de fruits et qu'on ne rencontre guère de chevaux par nos avenues. Cet enfant, qui vit à l'ordinaire à la campagne, considère notre ville avec une inquiétude toute fleurie de pitié. Il rêve aux belles pommes, aux oranges dorées qui pourraient mûrir aux branches de l'avenue Henri-Martin, tandis que l'air léger ne fait remuer sous l'azur qu'un vain feuillage. A vrai dire, il voudrait que l'on eût planté

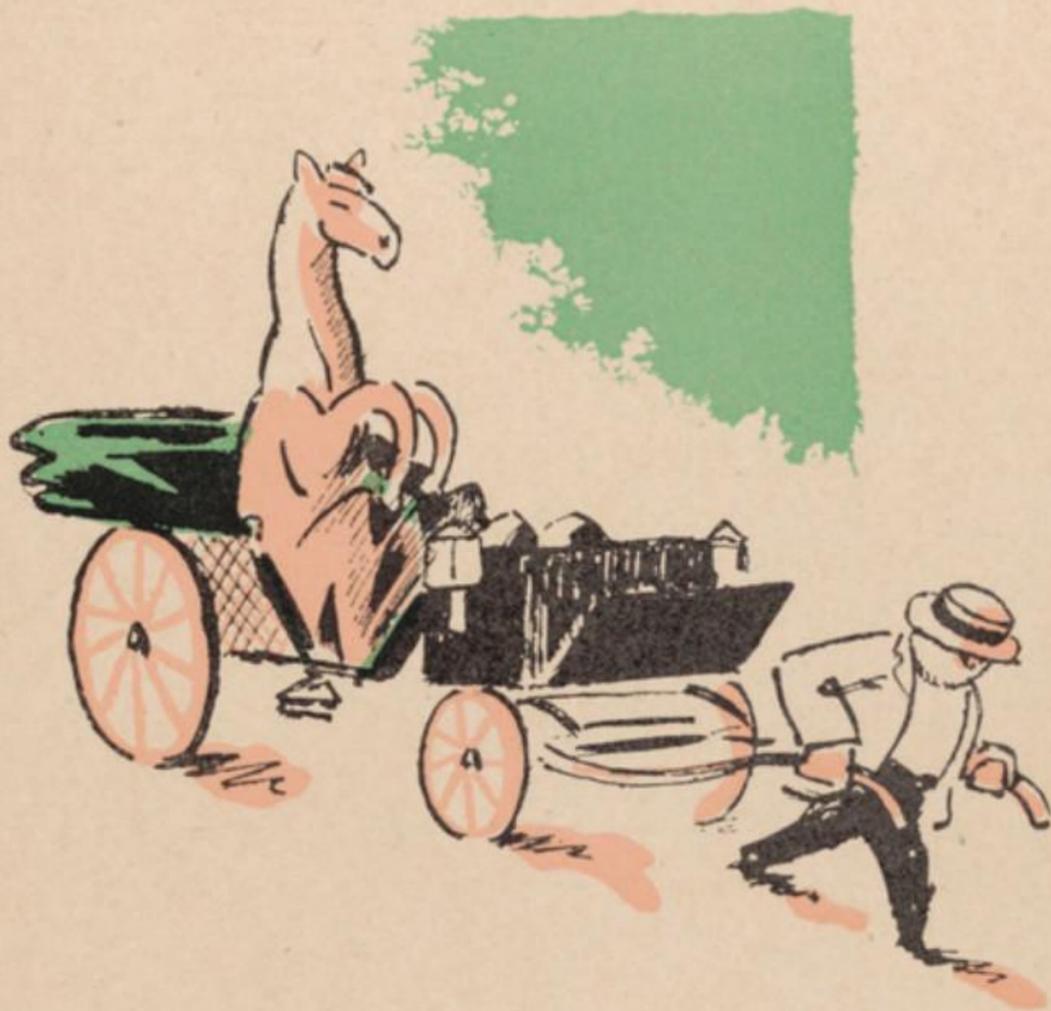
partout des arbres de cette espèce assez rare qu'on appelle arbres de Noël, dont la sève singulière s'épanouit en mandarines, lanternes, sucre d'orge et jouets. Cette abondance de richesses ne lui déplairait point. Pour peu que la féerie semble montrer son visage au décor coutumier, Patachou se retrouve lui-même, heureux comme sur les genoux de sa maman. L'univers n'a-t-il pas été créé pour que ce petit garçon puisse rire et danser ? Volontiers, Patachou le pense. Le soleil n'est là que pour éclairer ses jeux, et si, le soir, les étoiles s'allument, c'est pour veiller sur le sommeil innocent de Patachou. Il ne serait point surpris du tout que le chat s'arrêtât de ronronner pour lui conter de belles histoires ni que ma descente de lit, qui est une peau de lion, se dressât dans l'ombre et se prît à rugir, si quelque voleur menaçait le logis.

Or voici qu'en cette calme journée, où dorment les taxis, un fiacre apparaît au rond-point des Champs-Élysées. Un fiacre ! un vrai fiacre ! Sans doute, derrière quelque rideau, l'ombre de François Coppée l'entend rouler encore. Le cocher est un vieil homme et le cheval n'est plus très jeune ; ses jambes évoquent mieux l'arc de cercle que la ligne droite, et l'on dirait qu'il trotte sur quatre parenthèses.

— Cocher ! Etes-vous libre ?



— Hélas ! monsieur, nous avons passé l'âge des travaux ; et, s'il était homme, mon cheval aurait, à ma façon, la tête toute blanche. Je lui fais prendre un peu l'air ; je le promène et il me promène. Nous nous promenons. Il ne peut pas souffrir le bruit des taxis ; alors nous sortons le 1^{er} mai. Il nous semble retrouver le calme de notre jeunesse. Voyez comme il est vieux. Si j'étais raisonnable, je le ferais asseoir dans le fiacre et me mettrais entre les brancards. Ce ne serait que justice ; il m'a si longtemps traîné ! Mais on ne nous comprendrait pas... J'allais le faire déjeuner.



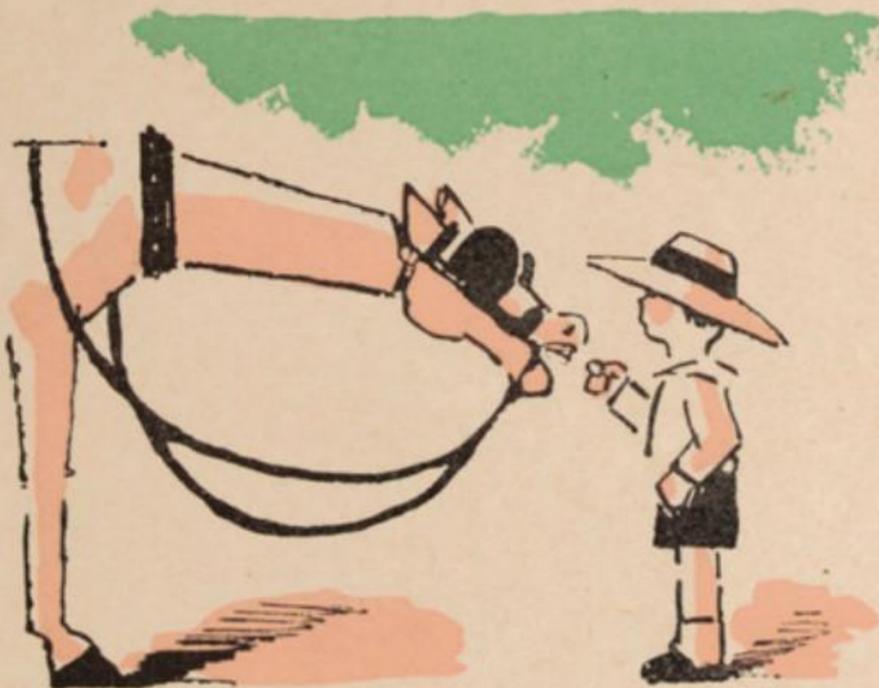
Il descendit de son siège et offrit au cheval un sac d'avoine qu'il ouvrait. Les moineaux piaillaient dans les arbres. Le soleil était doux.

— Mange, Cocotte, mange...

Et quand le vieux cheval eut fini son festin :

— Tiens, Cheval, dit Patachou, c'est ton dessert...

Et il lui tendit son bâton de chocolat.



Patachou mange son pain sec.

— A quoi penses-tu, Patachou ?

— Je pense qu'il y aura bientôt un cheval au ciel.

— Au ciel ?

— Quand le vieux cocher frappera à la porte, tu crois

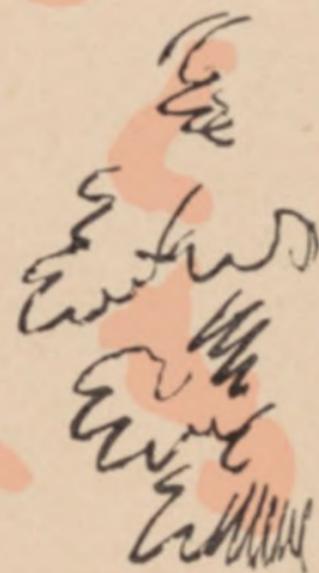
que saint Pierre laissera le cheval dehors ? Le cocher aurait trop de chagrin.

— Mais les chevaux ne vont pas au paradis.

— Alors le cocher ne voudra pas abandonner son cheval. Ils resteront tous deux, en l'air, avec la voiture.

Hier soir, il fit sur Paris un petit orage. Au premier tonnerre, Patachou me dit : — Tu entends ? C'est le fiacre qui roule dans les nuages. Il tourne autour du ciel en attendant que saint Pierre ouvre la porte.





L'ESTURGEON DE PATACHOU

IL fait chaud ; il fait très chaud. Patachou, rouge comme un coquelicot, s'est assis sous le marronnier, et souffle. Clytemnestre, la poule noire, chante dans le poulailler.

— Il fait trop chaud ! dit Patachou... Elle a dû faire un œuf dur.

Quelle chaleur !

Mais ce n'est pas grande nouvelle ; et il ne vous a point échappé, sans doute, que nous nous trouvons, depuis quelques semaines, transportés au paradis des vers à soie. A la pointe des branches, déjà quelques feuilles jaunissent et tombent.

Le soleil brûle ces décors
Où nul souffle ne nous caresse ;
La chaleur dilate les corps :
C'est donc un corps que la paresse.

Car notre paresse est singulièrement dilatée, ces jours-ci ; on ne rêve plus que de banquettes et de hamacs. Le plus léger des porte-plume semble aux doigts plus pesant que la massue d'Hercule, et nous faisons comme le lièvre :

Un lièvre au gîte s'épongeait.
(Car que faire en un gîte, à moins qu'on ne s'éponge ?)

Je ne sais si la citation est tout à fait exacte, mais je n'ai point le courage d'atteindre mon La Fontaine...

Quelle torche brûle l'éther !
Je suis rendu, fourbu, fondu.
Pour vous peindre la chose : un thermomètre qui montait n'est pas redescendu.



— Tu ne crois pas, me dit Patachou, que l'équateur traverse Paris ?

Nous nous réfugions, au clair de la lune, sur la terrasse qui domine ma petite maison. C'est là qu'à mes amis, comme on offre un concert ou du thé, j'offre une heure de fraîcheur. J'y ai convié mon voisin du rez-de-chaussée qu'en souvenir de Victor Hugo nous appelons Goulatroncœur :

C'est mon ami d'en bas nommé
[Goulatroncœur.



Mais il fait encore bien chaud sur ma terrasse et Goulatroncœur rêve d'une maison si haute que son toit serait couvert de neiges éternelles.

— Vous pourriez aussi, lui disons-nous, faire creuser la cave si profondément qu'elle touchât au feu central. De la sorte, l'hiver, pour vous chauffer les pieds, vous n'auriez qu'à vous déchausser entre deux futailles, tandis que vos barriques seraient pleines de vin chaud contre le rhume...

Mais qui peut parler de vin chaud, aux jours où nous sommes ? Pierre Tuc, éminent Béarnais, songe, comme je fais, au frais feuillage au bord des gaves glacés.
Frigus captabis...

Quelle chaleur, mon cher ami !
J'en ai l'esprit tout endormi.
Je suis rôti plus qu'à demi.
Tant de soleil m'est ennemi.
Je ronfle sur toutes les chaises.
Que ne suis-je à cueillir des fraises
Dans les délices béarnaises ?
Hélas ! où sont les prés fleuris ?
Pierre Tuc, entendez mes cris
Dans la marmite de Paris.
Horreur ! l'eau bout et je péris.
Jupiter, vous qu'on dit le maître,
N'aurez-vous point quelque remord ?
Faites baisser le thermomètre.
Car je ne sais plus où me mettre
Et je sens le chaud de la mort.

Mais croyez-vous que Jupiter daignera jeter l'œil sur cette requête ?

Qu'il éteigne son brasero
Et chasse le mercure au-dessous de zéro.



Nous sommes allés passer un jour au bord de la mer, chez mon vieil ami Jérôme, qui a pris sa retraite et qui amuse ses journées à pêcher les crevettes. Il a une grande barbe blanche et, s'il portait un trident, on le prendrait pour Neptune. Il fume la pipe ; mais les dieux de l'Olympe, encore qu'ils ne pussent fumer sous l'onde, ne s'entouraient-ils pas ainsi d'un nuage ?

Nous avons là-dessus de très nombreux témoignages et fort poétiques.

Patachou contemple Jérôme avec étonnement et admiration. Ce vieux monsieur, qui vit dans l'eau, l'enchanté.

— Que faites-vous quand vous ne pêchez pas ? lui demande-t-il.

— Je loue des poissons, répond Jérôme, qui vers moi glisse un sourire. Au Jardin d'Acclimatation, on loue des chèvres, des chevaux, des chameaux, et jusques à l'éléphant. Ici je loue des poissons.

— On peut monter dessus ?

— Imprudent ! Tu te noierais. Mais je puis te louer un poisson pour l'après-midi. Il sera à toi, jusqu'au lever de la lune. Où qu'il aille, et même s'il glisse entre les coraux et les éponges, s'il contemple



la perle dans les huîtres entr'ouvertes et s'il donne un coup de queue à un crabe, il sera à toi.

— Je veux un poisson ! s'écrie Patachou.

— Mais lequel ? continue Jérôme. Nous avons des soles, des requins, des esturgeons, des baleines...

Patachou voudrait bien une baleine. Il me regarde ; il craint que ce ne soit trop cher. Il demande un requin.

— Songe que c'est grave, déclare Jérôme. Si, dans l'après-midi, ton requin dévore mes autres poissons, tu devras me les payer.

Patachou me regarde encore ; il hésite et demande un esturgeon. Jérôme détache une page de son carnet et signe un reçu, tandis que je lui remets un sou, en proclamant que tout est hors de prix.

— Pourquoi as-tu choisi un esturgeon, Patachou ?

— Parce que l'esturgeon remonte les fleuves. Quand il va savoir qu'il est à moi, il rentrera, peut-être, avec nous à Paris, par la Seine.

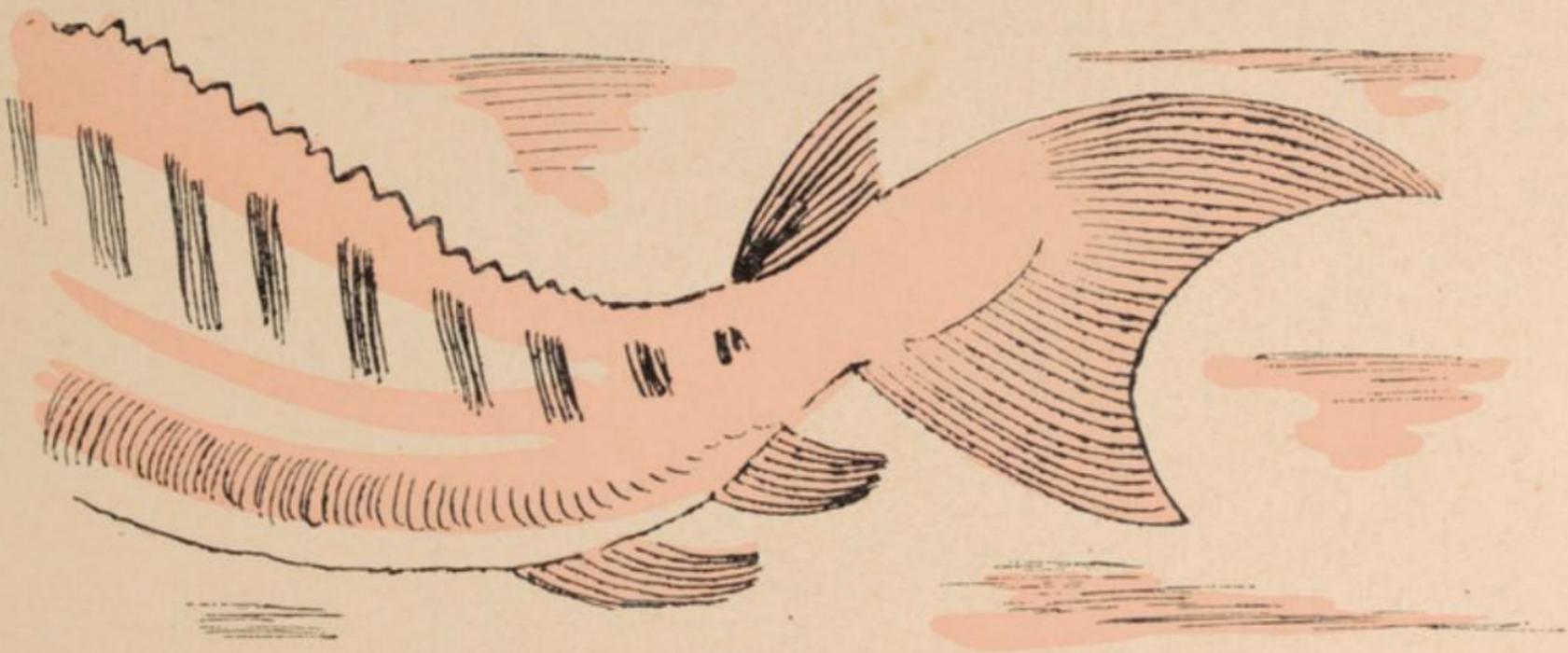
De temps en temps, il nous dit :

— J'ai un esturgeon ! Pourvu qu'il ne soit pas malade.

Le crépuscule approche ; Patachou est mélancolique. Mais le bienveillant Jérôme accepte de lui louer l'esturgeon pour la vie. J'ai promis d'envoyer un chèque.

— J'ai un esturgeon !

Ce furent les premiers mots de Patachou à Rameline, quand nous eûmes regagné Passy.

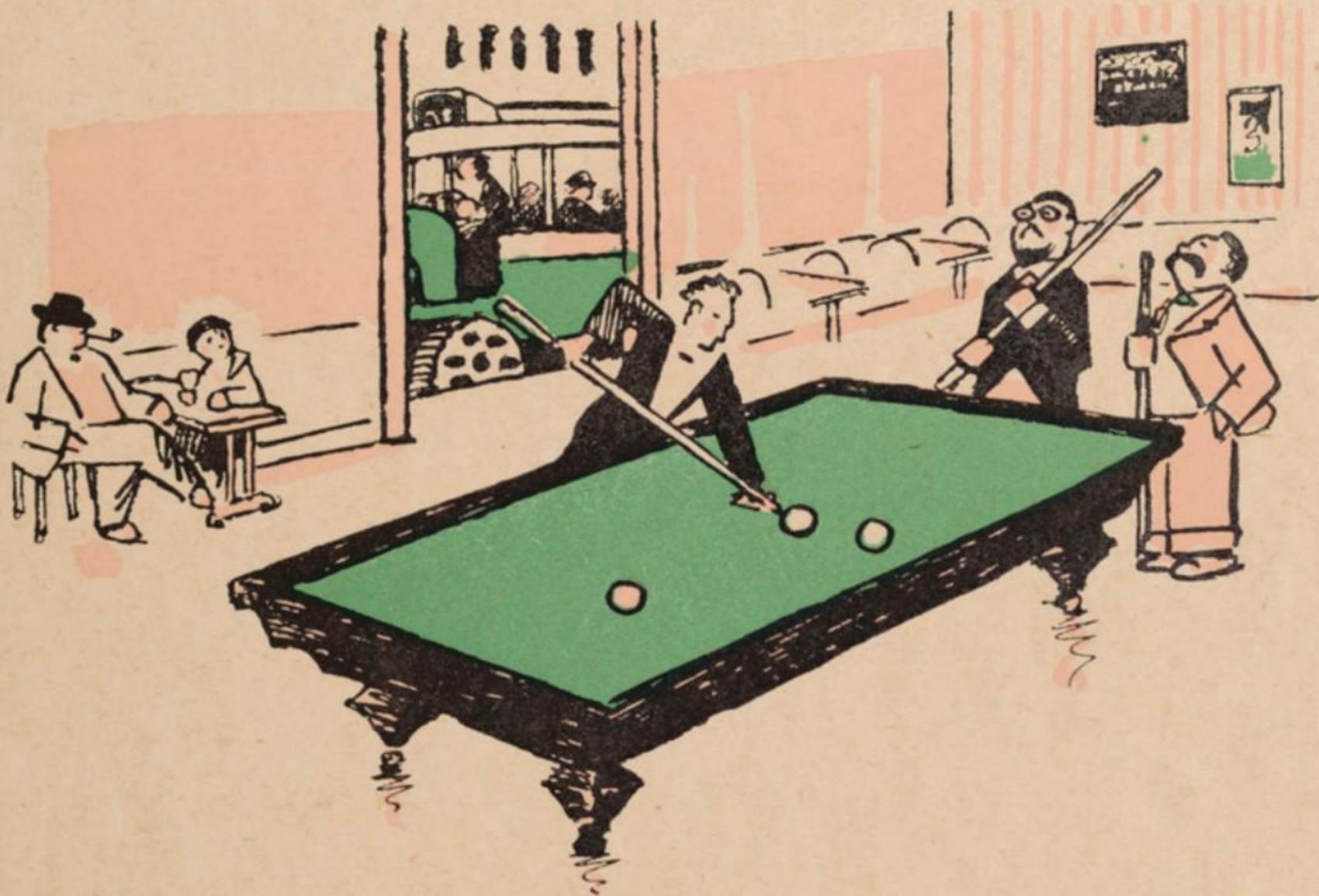


— Il faut le faire cuire ! répondit la vieille servante.

Patachou l'a considérée avec le dédain le plus magnifique. Il a un esturgeon.

Patachou, nous avons tous, comme toi, notre esturgeon ou, du moins, un beau billet qui nous garantit qu'il est à nous et qu'a signé le destin, qui ne s'appelle pas toujours Jérôme. L'un a des lingots d'or dans une mine que nul ne creusera jamais. Mais n'admire-t-il ses titres dans un coffre ? Et l'autre a ces belles et tendres lettres dont se nourrit et s'enchantent l'absence ; et je n'ose plus sourire de ton esturgeon, Patachou, qui vis dans les songes.





PATACHOU ET LES ÉLÉPHANTS

MON vieil ami Jérôme, le loueur de poissons, nous a rendu notre politesse ; il est venu passer une journée sous mon marronnier de Passy. De grand matin, avec Patachou, je l'attendais à la gare ; mais, au bout d'un quart d'heure, ce jeune enfant me déclara qu'il était sur le point de mourir de soif, et je le conduisis en un petit café, afin qu'il y pût goûter les délices d'un sirop d'orgeat. On jouait au billard ; on joue au billard à toute heure :

Les joueurs, le matin comme l'après-midi,
Poussent contre l'ivoire un ivoire arrondi.

Ne criez point au plagiat ! Je viens de détourner un vers de l'abbé Delille, mais je ne le nie guère. Cependant Patachou me demandait mille explications sur les billes de billard, sur l'ivoire et sur les éléphants.



Jérôme parut enfin et nous donna de fort bonnes nouvelles de notre esturgeon.

— Est-ce que vous ne louez pas aussi des éléphants ? demanda Patachou.

— L'éléphant, répond Jérôme, est un étrange animal. Le poète Jules Laforgue prétend qu'à travers la fumée d'une cigarette, on voit des valseuses d'éléphants et de moustiques.

Quelle personne renseignée
S'en étonne, quand elle sait
Qu'un éléphant se balançait
Dans une toile d'araignée ?

Patachou ouvre de grands yeux. Les enfants, qui pourtant ne semblent songer qu'à des jeux, ne pensent pas, à l'ordinaire, que les



grandes personnes puissent jouer. Ils ne croient point que nous soyons quelquefois aussi enfants qu'eux-mêmes ; et nos discours, quels qu'ils soient, leur paraissent le plus sérieux du monde. Si je dis à Patachou : Il y avait une fois un lion qui avait, sous chaque patte, une roulette, afin de descendre les côtes sans le moindre effort... il n'en doute point du tout. Il voit très bien ce fauve aux pieds de fauteuil ; et, déjà, pour suivre Jérôme, il imagine que, dans le désert, d'énormes araignées tissent des toiles en câbles plus solides que l'acier, où se peuvent asseoir les éléphants, quand ils ont trop chaud.

— Plus tard, m'a-t-il déclaré ce matin, je visiterai le paradis des éléphants.

— Le paradis des éléphants ?...

— Oui, tu m'as dit que les bêtes n'entraient pas dans notre ciel. Il doit donc y avoir un autre paradis pour celles qui ont été bonnes. Là, je verrai tous les éléphants qui auront été sages. Deux à deux, ils noueront le bout de leur trompe pour me faire une escarpolette.

— Et s'ils se mettent en colère ? Ignores-tu que leur trompe est aussi terrible qu'un boa, et qu'un boa peut étouffer un bœuf ? Les éléphants sont d'énormes animaux qui ont un boa au bout du nez.

— Ceux-là ne pourront pas me faire grand mal, puisqu'ils seront morts... Tu sais bien que les éléphants du paradis n'ont même plus de défenses.

— Est-ce que leur saint Pierre les leur scie ?

— Je ne sais pas ; mais elles roulent, en morceaux ronds comme des pommes, sur tous les billards de la terre. Tu verras ; j'aurai un beau troupeau d'éléphants. Ils feront semblant de brouter, au clair de la lune.

— Ils feront semblant ?...

— Oui ; les éléphants morts n'ont pas faim ; mais ils font semblant de brouter, pour ne pas trop s'ennuyer dans l'éternité.





PATACHOU ET LES POISSONS ROUGES

UNE belle lumière entre par la fenêtre ouverte ; il fait soleil ; l'air est tiède et trois moineaux piaillent dans le marronnier vert. Patachou, tout barbouillé de savon, se frotte le cou et les oreilles.

— Savonne ! Savonne, Patachou !

Mais soudain il me dit :

— Je vais faire une grande expérience.

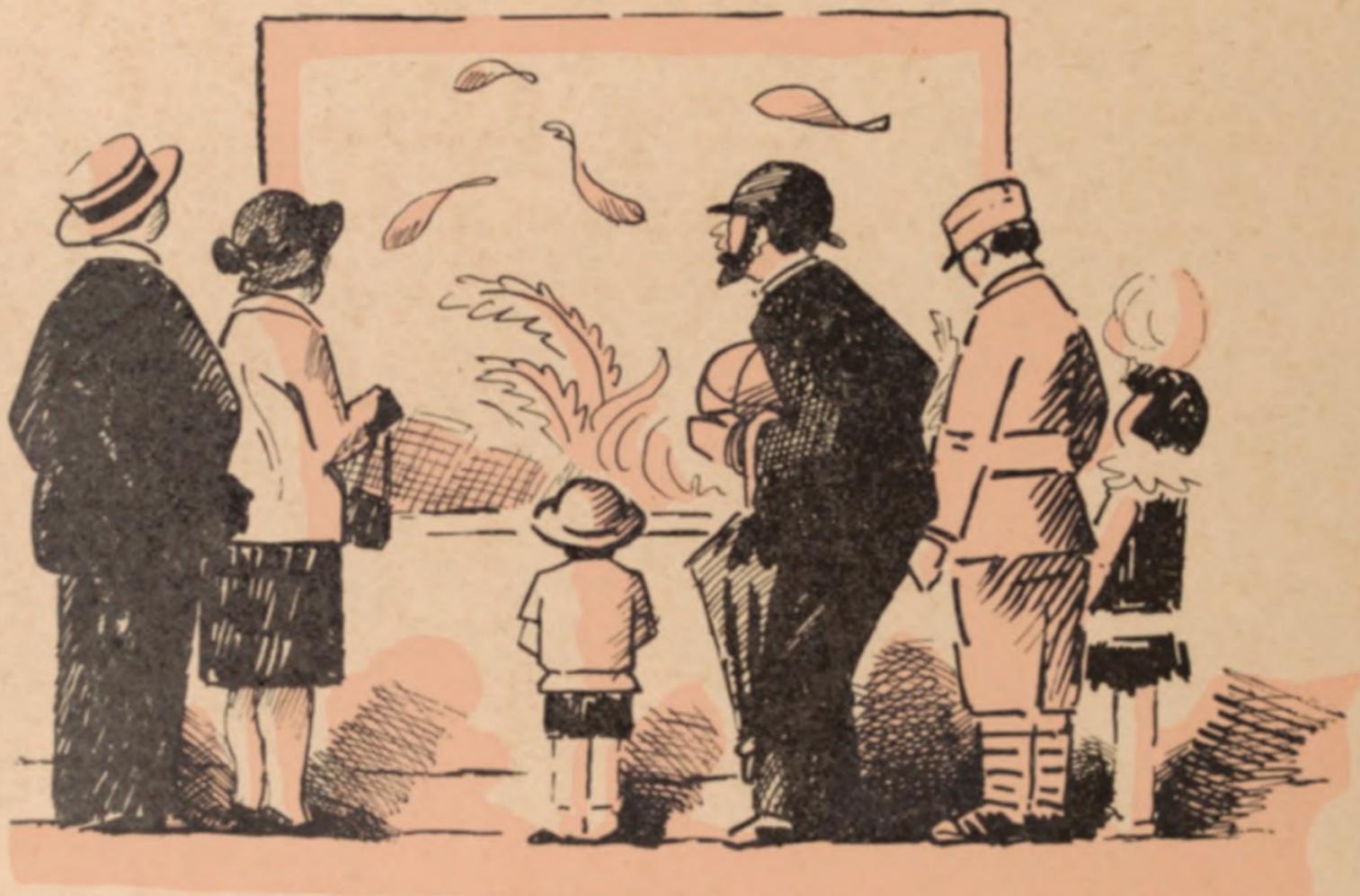
Il enfonce sa tête dans l'eau de la cuvette et j'entends un vacarme étouffé, je ne sais quels cris de corbeau qui sont à la fois des glougloutements. Patachou lève le nez, éternuant, toussant et poussant les plus étranges grognements du monde. Les moineaux, épouvantés, s'envolent.

— Eh bien ! Patachou ? Tu voulais faire le lion de mer ?... Tu ne sais donc pas que les enfants ni les grandes personnes ne sont faits pour respirer sous l'onde.

Mais il me répond gravement : — Je te dis que c'est une expérience. Je voulais savoir pourquoi les poissons ne parlent pas. Je le sais maintenant. C'est qu'ils ne peuvent pas. S'ils parlaient dans l'eau, ils s'étoufferaient. Ils se noieraient. Je le vois bien.

Il éternue. — Je ne voudrais pas être poisson, dit-il.

Patachou a un grand amour pour les poissons. Il faut que je vous confie qu'à deux pas de chez moi, se trouve la boutique d'un marchand de poissons. A chaque instant, Patachou me prenait par la main :
— Allons voir les poissons, me disait-il.



Peut-on rien refuser à Patachou ? J'abandonnais mon livre ou mon journal et nous sortions pour contempler l'étalage de notre voisin. Poissons rouges, poissons blancs, poissons bleus, poissons noirs, poissons qui balancent dans l'eau de longs voiles transparents, Patachou les admirait et, pour mieux les voir, peut-être, il ouvrait la bouche en les regardant.

— Ferme le bec, oiseau Patachou ! Si le poisson y entrait...

Il riait : — Tu sais bien, disait-il, que les poissons ne peuvent pas se promener en l'air !

— Et si c'était un poisson volant ?...

Vite. Patachou fermait la bouche.

Vous comprenez que je ne pouvais pas passer mes matinées et mes après-midis devant ces poissons. Je dois, hélas ! noircir beaucoup

de pages dans mes journées... J'aurais pu, certes, selon le vœu de Patachou emporter mon encrier, mon porte-plume, mes livres, mes papiers, un guéridon et une chaise et m'installer sur le trottoir, devant les magnifiques boccas. On m'eût pris pour un écrivain public et, peut-être, certains passants m'eussent-ils demandé de rédiger leurs lettres. Patachou me promettait d'être bien sage ; cet enfant subtil avait déjà fait au marchand une petite harangue :

— N'est-ce pas, monsieur, que mon oncle peut venir s'installer devant votre boutique ?

Le marchand n'avait dit ni oui ni non.

— Impossible ! Impossible ! m'écriais-je enfin. Tu ne veux pas, n'est-ce pas, faire de la peine à ces poissons ?

— Oh ! non. Mais ils seraient très contents de te voir, tu sais.

— Non ! Non ! Ils me prendraient pour un pêcheur. Ils n'oseraient plus bouger. Ils n'oseraient plus manger, crainte de quelque invisible hameçon. Ils ne vivraient plus que dans l'inquiétude. Et puis, songes-y, Patachou, la vie que tu me proposes, assis sur ce trottoir, est-ce celle d'un homme grave, comme l'est un oncle, et surtout quand il porte au menton, comme je fais, cette grande barbe blanche, comparable seulement à celle de Charlemagne et du Père Noël ?

Patachou n'a plus insisté : il n'ose plus. Mais avec un air de regret et d'espoir, il m'a dit :

— Quand je serai grand, je serai scaphandrier.

— Et pourquoi donc... Patachou ?

— Pour vivre au milieu des poissons. Je tirerai la queue des requins et je saurai tous les secrets des esturgeons.



Je lui ai promis de le faire entrer plus tard à l'école des scaphandriers ; et pour le consoler, en attendant ces jours lointains, j'ai acheté pour lui un beau poisson rouge. Il est rouge comme un coquelicot, rouge comme une cerise, rouge comme la crête de notre vieux coq. On dirait une flamme qui glisse dans l'eau.

Il est installé maintenant dans la chambre de Patachou. Il tourne et tourne dans l'eau ensoleillée.

— Peut-être qu'il cherche la porte du bocal, dit Patachou.

Nous l'avons présenté à Castor, notre chien.

— Tu crois que cela fera plaisir à Castor ? m'avait demandé Patachou. Il sera bien étonné. Il n'a jamais dû voir un animal rouge. Est-ce qu'il y a des chiens rouges ?

Castor, devant notre nouveau pensionnaire, a marqué la plus grande indifférence.

— Je pense qu'il le méprise.

— Je sais pourquoi, dit Patachou. C'est que le poisson n'a même pas de pattes.

Et, tout à coup :

— J'ai compris !... Autrefois, tous les animaux vivaient dans la mer. Mais ils devaient un peu s'ennuyer, ceux surtout qui étaient bavards, comme les rossignols qui, maintenant, chantent toute la nuit. Alors les oiseaux se sont envolés ; les lièvres, les chiens, les girafes, les porcs-épics ont couru jusqu'à la rive. Vénus aussi est sortie de la mer, tu me l'as dit ; c'est peut-être au même moment. Et dans l'eau, il n'est resté que





les pauvres poissons. Ils n'ont jamais pu s'en aller : ils n'avaient pas de jambes.

Nous avons transporté le poisson rouge sur la table et, pendant que nous déjeunons, Patachou continue de m'expliquer ce chapitre de l'histoire du monde ; et tandis que je regarde au plafond, il vide le sucre en poudre dans son verre d'eau. L'eau sucrée est pour lui l'un des plus douces délices. Eh ! oui, il faut dire : l'un des plus



douces délices... Mais dès la première gorgée, il pousse des cris ; il tousse ; il éternue encore.

Il s'est trompé : c'est la salière qu'il a vidée dans son breuvage.
— Te voilà bien puni, lui dis-je.

Il se tait ; et soudain, s'adressant au poisson :

— Tu en as de la chance, de n'être pas poisson de mer ! Si tu savais le goût de l'eau salée...

— Prends modèle sur ce grave nageur, dis-je à Patachou. Il vit dans une maison de cristal, à la façon de l'homme vertueux. Il n'a point à rougir...

— Naturellement ! Il est déjà tout rouge !

— Voyons, Patachou !... Il ne craint pas d'être exposé à tous les yeux, car il est sage ; et ce n'est point lui qui tenterait de rien faire en cachette, et non pas même, quand je songe à autre chose, de dérober tout le sel, en le prenant pour du sucre, ce qui est mêler à la dissimulation, l'ignorance, l'étourderie, la gourmandise et leur propre châtement... As-tu compris ?

Patachou baisse la tête ; il est tout confus ; puis : — Raconte-moi une histoire, dit-il.

— Tu ne le mérites guère. Mais songe que, dans ce modeste bocal, ce poisson représente l'innocence et une innocence vieille comme le monde.

Quand le bon Dieu fit le déluge, tout périt, tu le sais, hors le patriarche Noé et sa famille et les bêtes qui étaient montées dans l'arche ; car tu te rappelles que, dans son navire, il avait fait entrer un couple de chaque espèce d'animaux. Il n'en avait pas oublié une seule : il y avait un ménage d'éléphants comme un ménage de puces.

— Il aurait pu laisser les puces.



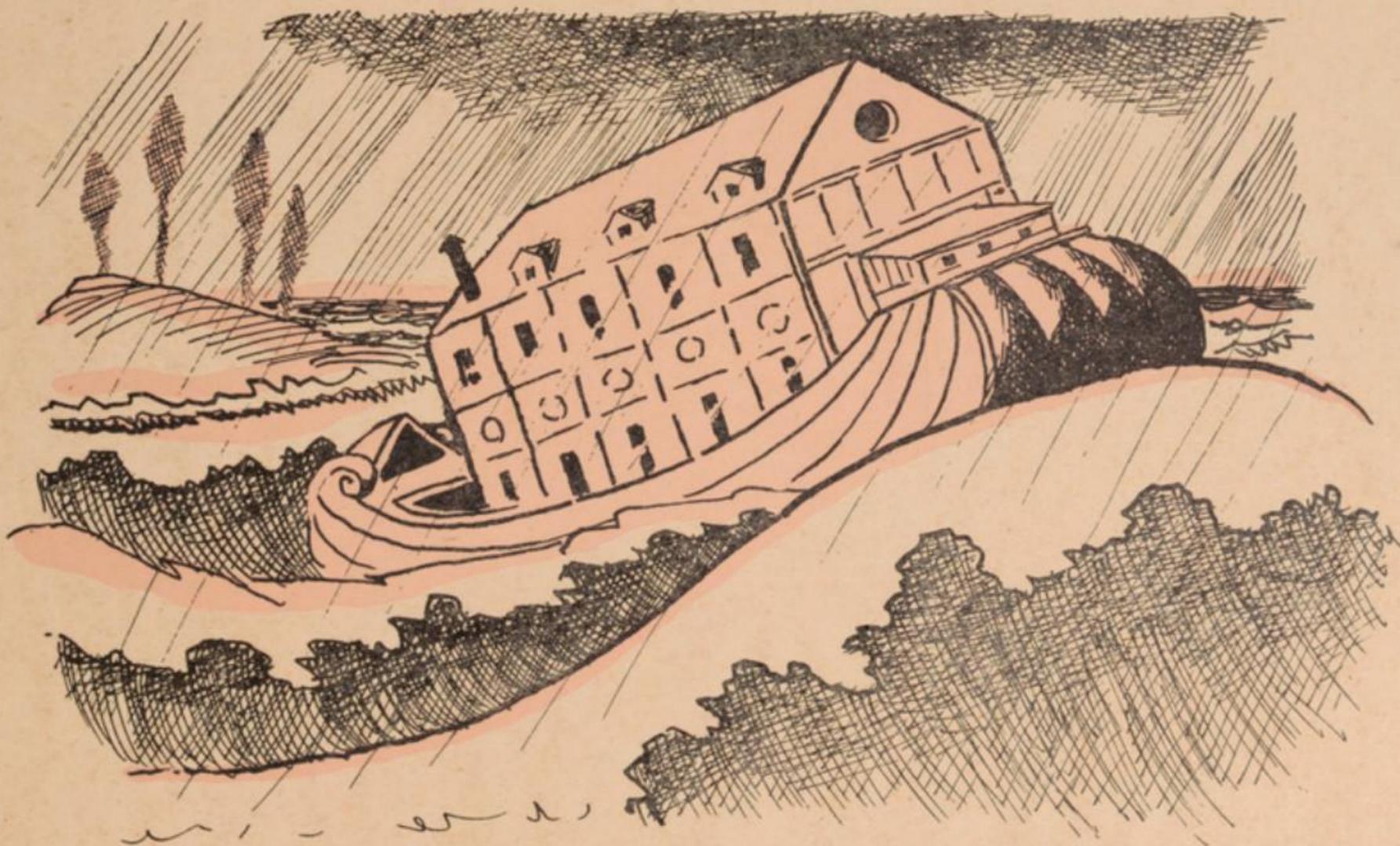
— Que n'as-tu parlé en ce temps lointain, et c'est précisément le cas de le dire, à cette époque antédiluvienne ! Trop tard, mon ami Patachou ; il est trop tard ; et l'on ne saurait, comme on parle, refaire le passé.

— Mais qui était ce père Noé ? Il devait avoir l'air d'un dompteur au milieu de ses lions, de ses tigres, de ses éléphants.

— C'était un digne homme en sa flottante ménagerie. C'est lui qui avait inventé la vigne. Villon le rappelle en un de ses vers :

Père Noé, qui plantâtes la vigne...

Comme il avait trouvé le vin, je pense que le bon Dieu voulut l'assagir en lui montrant beaucoup d'eau. Mais ne perds point de vue qu'en cette universelle catastrophe, il n'y eut qu'une espèce d'animaux qui, en récompense de ses mérites, fut entièrement épargnée. Laquelle,



Patachou ? Celle qui savait nager : les poissons ; et c'est l'un de leurs descendants que tu vois tourner devant toi.

Patachou s'est mis à rêver ; puis reprenant ses projets et le songe de sa future profession sous-marine :

— Est-ce que tu crois, me demande-t-il, que s'il y avait un nouveau déluge, les scaphandriers seraient sauvés ?



L'ÉLÉPHANT DE PATACHOU

QUEL rhume ! J'éternue... Je renifle
des poudres étonnantes ! J'éternue... Je
m'abreuve de grogs bouillants ! J'éternue...

Le grog est fashionable...

disait Musset. Il est vrai qu'il ajoutait, car il
avait accoutumé de terminer ses vers :

...et le vieux vin de France

Réveille au fond du cœur la gaité qui s'endort.

Je bois donc des bols de vin chaud !
J'éternue... Du vin dans un bol ; quelle horreur !



J'éternue encore... Enfin la vieille Rameline m'apporte trois bonnets de coton dont elle vient de faire emplette.

— Il faut, me dit-elle, que Monsieur mette un bonnet... Monsieur est un peu chauve...

Bonne Rameline, excellente Rameline ! Elle ne sait point mentir à ceux qu'elle aime.

Pendant ce temps, Patachou, au fond du jardin, s'est déchaussé. Il se promène dans le petit ruisseau.

— Hors de l'eau, Patachou ! As-tu fini de faire le canard ! Est-ce la saison ? Comment oses-tu mettre tes pieds dans l'eau froide quand je suis enrhumé ? Et où est ton éléphant ?

Car j'ai donné un éléphant à Patachou, un petit éléphant de velours grenat. Il a une petite trompe et de petites oreilles de chien.

— Oui, m'a dit Patachou, mais il n'est pas vivant.

— Qu'en sais-tu ? Il fait peut-être semblant de n'être qu'un jouet, pour que tu ne le surveilles pas trop. Méfie-toi. Il s'échapperait. Tu n'imagines pas comme les petits éléphants sont subtils.

— Je vois bien qu'il est en étoffe.

— Oui, oui, il a l'air d'être en étoffe, je te l'accorde ; mais les éléphants, quand ils sont jeunes, ont le cuir très doux. Il est si bien vivant qu'il voit et entend tout ce que tu fais. Il me dira cette nuit si tu as été bien sage ; et si tu le mets dans un coin, tout seul, je saurai par ses soins que tu l'as abandonné pour aller faire quelque sottise.

Patachou regarde l'éléphant. Il le tourne ; il le retourne.

— Et si je vais encore dans l'eau ?

J'ai enfoncé mon bonnet jusqu'au menton.

— Je ne te vois plus ; je ne t'entends plus ; je ne sais plus ce que tu me dis ; mais, si tu me désobéis, je le saurai.



Patachou s'en va, son éléphant dans les mains. Je relève mon bonnet ; j'éternue ; Rameline a raison, mais je ne puis vivre dans cet étui.

Est-il vivant ? N'est-il pas vivant ? Patachou rêve. Eh ! tous les jouets ne sont-ils pas vivants ? Les poupées ne sont-elles pas les vrais enfants des petites filles ? Cet éléphant est bien mystérieux.

— Ce n'est pas la peine de faire semblant d'être en étoffe, si tu es vivant, petit éléphant ! dit Patachou.

L'éléphant ne répond pas.

— Il ne peut pas répondre, s'il est en étoffe, songe Patachou ; mais s'il est vivant, peut-être qu'il fait semblant de ne rien entendre. Si seulement il remuait la trompe.

Ciel ! L'un de mes bonnets a disparu, et par la fenêtre, je le vois, dressé dans le jardin, comme un cône blanc. Patachou, les pieds nus, est encore dans l'eau. Il parle tout seul et fort haut :

— Je suis sage ! Je suis sage ! dit-il.

— Que fais-tu, Patachou ? D'abord tu mens. Pourquoi as-tu pris mon bonnet ?

— C'est pour l'éléphant ! Il est un peu enrhumé. Je l'en ai coiffé jusqu'aux pieds. Et puis tu m'as dit que là-dessous tu ne savais plus ce que je faisais.

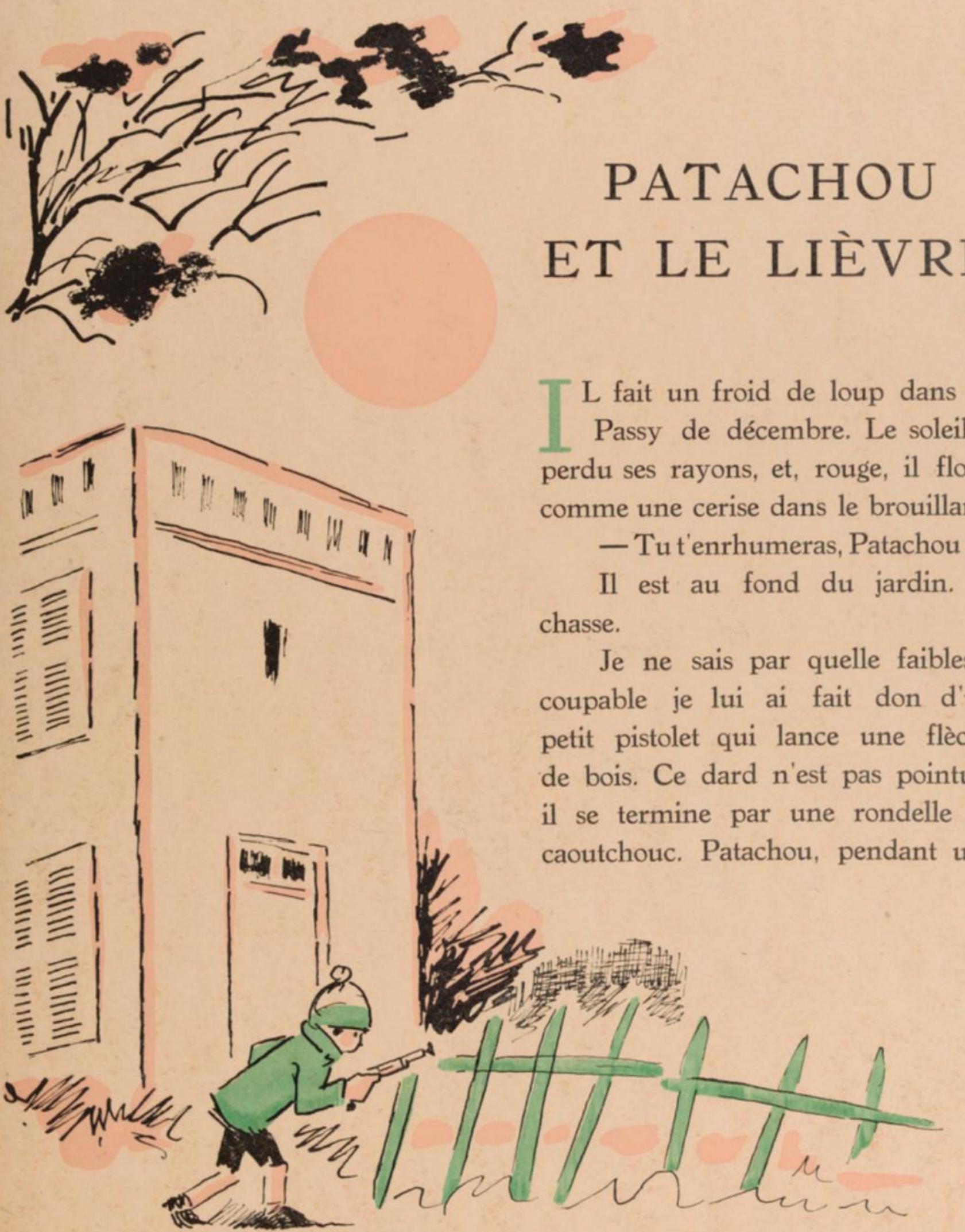
— Et pourquoi dis-tu que tu es sage ?



— C'est pour le cas où il entendrait quand même ; et alors il te dirait, ce soir, que je l'ai bien soigné et que je suis le plus sage de tous les petits garçons.

— Eh ! ne fais pas le triomphant ;
Je savais tout par l'éléphant ;
Viens sur mon cœur que je t'y serre ;
Patachou ment ; il est sincère ;
Quel singulier petit enfant !



The illustration is a simple line drawing with some color washes. On the left, a tall, rectangular house is shown with several windows, some of which have horizontal blinds. A small door is visible near the bottom of the house. In the foreground, a child wearing a green jacket and a green hat is crouching and aiming a small, toy-like rifle towards the right. A green fence with vertical posts and horizontal rails runs across the middle ground. The background features some dark, scribbled shapes representing bushes or trees, and a large, solid orange circle in the upper right quadrant. The overall style is that of a children's book illustration.

PATACHOU ET LE LIÈVRE

L fait un froid de loup dans ce Passy de décembre. Le soleil a perdu ses rayons, et, rouge, il flotte comme une cerise dans le brouillard.

— Tu t'enrhumeras, Patachou !...

Il est au fond du jardin. Il chasse.

Je ne sais par quelle faiblesse coupable je lui ai fait don d'un petit pistolet qui lance une flèche de bois. Ce dard n'est pas pointu : il se termine par une rondelle de caoutchouc. Patachou, pendant une

heure, a tiré sur la tapisserie de mon bureau. Tout à coup, il m'a dit :

— Tu ne trouves pas que cela sent la poudre ?...

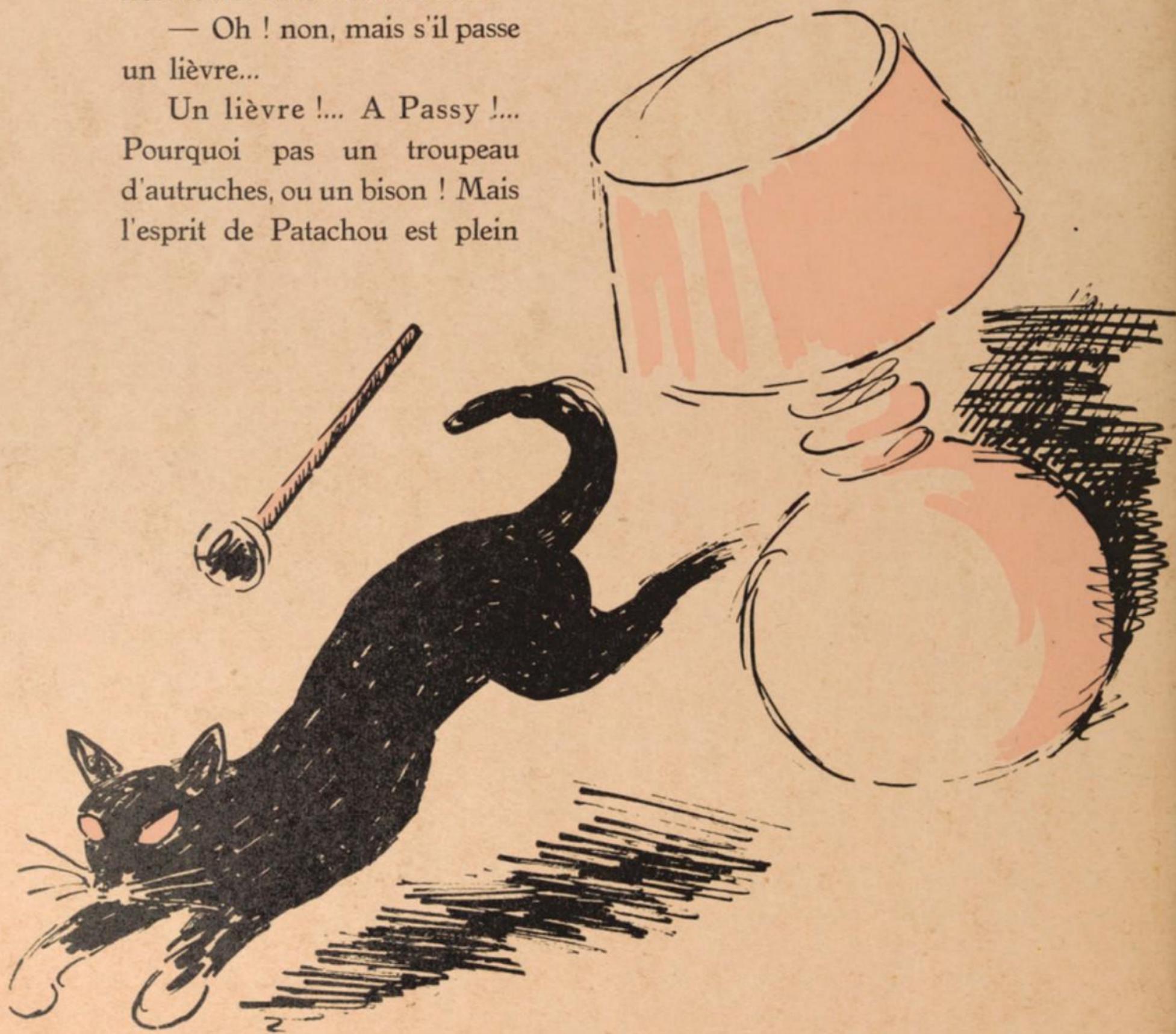
Puis, il a entrepris de menacer le chat ; ensuite, il a visé la lampe. Je l'ai aussitôt harangué et lui ai déclaré qu'il devenait une manière de danger public.

Je le regarde par la porte vitrée. Il est à l'affût derrière un rosier.

— Patachou, tu ne songes pas, je pense, à percer de tes flèches nos amis les moineaux ?

— Oh ! non, mais s'il passe un lièvre...

Un lièvre !... A Passy !... Pourquoi pas un troupeau d'autruches, ou un bison ! Mais l'esprit de Patachou est plein



de chimères ; et, puisqu'il chasse, pourquoi ne verrait-il pas du gibier ? C'est ainsi qu'il enchaîne les idées ; et s'il lui prenait fantaisie de placer, ce soir, un piège à loup entre les deux plates-bandes, il ne serait pas étonné du tout d'y trouver, demain, un loup pris par la patte.

— Chut ! crie-t-il à tue-tête. J'entends un lièvre.

— Tu vas l'effrayer, Patachou.

— Les lièvres ne comprennent pas le français.

— Tu me rappelles cet homme candide et lettré, dont j'ai lu l'histoire en un vieux livre. On l'avait emmené à la chasse en lui recommandant de demeurer silencieux. Soudain, il aperçut une famille de lapins, et, pour prévenir ses compagnons, il s'écria : *Ecce cuniculi !* C'est du latin, Patachou ; et cela veut





dire : « Voici les lapins ! » Les lapins s'enfuirent aussitôt ; et, comme on gourmandait notre naïf, il répondit fort posément : « Je n'ai parlé que latin : je ne croyais pas que les lapins l'entendissent. »

— Mais tu t'enrhumeras, te dis-je, Patachou. Il faut rentrer.

— Puisque je te dis que j'ai entendu un lièvre.

— Il avait un grelot ?

— Non. non. Je l'ai entendu galoper.

— Diable ! Il sortait, sans doute, de chez le maréchal : on venait de le ferrer, pour qu'il menât tel vacarme. Rentre. En voyant le bon feu, le lièvre viendra peut-être se chauffer. Il se mettra entre nous deux.

— Tu crois ?... Tu devrais me faire un petit écriteau ; nous l'accrocherions au loquet, dehors.

— Un écriteau ?

— Oui, pour lui donner confiance... Tu écrirais dessus : *Entrée des lièvres*. Et nous laisserions la porte un peu ouverte.





U. Müller.

am

TABLE

	Pages
PATACHOU	5
LE TIGRE DE PATACHOU	9
LE CHEVAL DE PATACHOU	15
L'ESTURGEON DE PATACHOU	19
PATACHOU ET LES ÉLÉPHANTS	25
PATACHOU ET LES POISSONS ROUGES	29
L'ÉLÉPHANT DE PATACHOU	37
PATACHOU ET LE LIÈVRE	41





